

**Les bibliothèques académiques au XVIIIe siècle :
quelques remarques sur la trajectoire de la monarchie française**

***As bibliotecas acadêmicas no século XVIII:
Algumas notas sobre a trajetória da Monarquia Francesa***

***Academic libraries in the eighteenth century:
Some notes on the history of the French Monarchy.***

Frédéric Barbier

Université de Strasbourg
frederic.barbier@ens.fr

Resumo: O artigo analisa o papel das bibliotecas acadêmicas do século XVII e sua participação na consolidação da monarquia francesa, a partir de elementos que as tornaram importantes para a ampliação e visibilidade do poder dos príncipes. Na economia do livro, dentro do contexto do Antigo Regime, o acesso aos livros funcionava como uma marca social de distinção. À medida que a comunidade leitora do período, composta por homens de letras, garantiu acesso às bibliotecas dos príncipes criaram-se elementos que referendavam cada vez mais a autoridade dos príncipes, ampliando sua glória. Esta ultrapassou o modo de ver tradicional da honra dos príncipes, focalizando-os não mais como "príncipes da guerra", mas com uma nova categoria de "príncipes das musas".

Palavras-chave: Bibliotecas acadêmicas; monarquias francesas; bibliotecas de príncipes.

Abstract: The article analyzes the role of academic libraries in the eighteenth century and their participation in the consolidation of the French monarchy, based on elements that made them important to the expansion and visibility of the power of princes. In the book economy, within the context of Old Regime, access to books functioned as a mark of social distinction. As the reader's community of that period, consisting of men of letters, assured access to the princes' libraries, elements which increasingly countersigned the authority of princes were created, thus expanding their glory. This surpassed the traditional way of seeing the honor of princes, regarding them not as "lords of war", but in a new category as "princes of the muses".

Keywords: Academic libraries; french monarchy; the princes' libraries.

Artigo recebido para publicação em: julho de 2014

Artigo aprovado para publicação em: setembro de 2014

Dans une économie de la « librairie d'Ancien Régime » qui reste dominée par un prix moyen du livre relativement élevé, l'alphabétisation et l'accès au livre fonctionnent longtemps comme un marqueur social. La mise à disposition de collections de livres relativement riches au sein d'une communauté donnée, notamment un collège ou une maison religieuse, peut dès lors se comprendre comme un mode de diffusion permettant l'accès au texte « en temps partagé »¹. Au niveau le plus élevé, cette fonction est, depuis la Renaissance, mais surtout dans la seconde moitié du XVII^e siècle, accaparée par le pouvoir royal : mettre à disposition des savants et des hommes de lettres les textes dont ils pourront avoir besoin s'impose alors comme une composante de la gloire du prince, dont la figure est désormais construite non plus comme seul prince de la guerre, mais aussi comme prince des muses.

Une concurrence nouvelle se déploie, surtout à partir du XVII^e et au XVIII^e siècle, quand une partie de la société civile travaille à s'approprier la fonction d'intermédiaire des sciences et des lettres par rapport au corps social dans son ensemble. Le modèle est celui de l'Angleterre, où l'aristocratie des propriétaires fonciers se mêle de plus en plus à la haute bourgeoisie issue du grand commerce, et tend à contrôler l'État. La confiscation des biens d'Église à l'occasion de la Réforme a considérablement enrichi la *gentry* locale, qui peut à moindres frais se constituer de riches bibliothèques. Cette tendance est favorisée quand les « Guerres d'Angleterre » affaiblissent encore la position de la cour:

Les gens de qualité, n'ayant plus de cour à faire, se sont appliqués à l'étude, et (...) quelques-uns se sont tournés du côté de la chymie, de la mécanique, des mathématiques et de la science des choses naturelles (...). Dans cette vue, les milords Digby, Boyle, Bronckers, Moray, Devonshire, Worcester et plusieurs autres (car la noblesse d'Angleterre est presque toute sçavante et fort éclairée) ont fait bâtir des laboratoires, dresser des machines, ouvrir des mines, et employé cent sortes d'artisans pour essayer de trouver quelques nouvelles inventions...²

La trajectoire de la France est tout à fait particulière, dans la mesure où l'initiative est d'abord prise en charge par des cercles de personnes privées, avant que la monarchie n'entreprenne, avec Richelieu et ses successeurs, de s'attacher le modèle nouveau sous la forme d'une Académie française (1635)³. Bientôt pourtant, la conjoncture évolue, et le rôle de la monarchie devient de plus en plus contestée avec les développements de la « crise de conscience européenne » (Paul Hazard) : Jean Meyer souligne avec justesse comment, dans le dernier siècle d'Ancien Régime, le souverain et la cour sont de plus en plus coupés de l'intelligentsia, des « philosophes » – et des académies⁴. La « publicité », et non plus la seule gloire du prince, est de plus en plus au cœur du modèle académique, comme le montrera l'exemple du Musée de Bordeaux⁵ : il convient de faire circuler et de diffuser les connaissances, et de constituer une bibliothèque, au sein de laquelle l'abonnement à un certain nombre de périodiques pourra constituer un point fort.

De sorte que si, depuis le bas Moyen Âge, l'impératif financier joue bien évidemment un rôle dans la constitution de bibliothèques académiques « collectives », cet enjeu se déplace en perdant peu à peu de

¹ BARBIER, Frédéric, *Histoire des bibliothèques*. Paris: Armand Colin, 2013.

² SORBIÈRE, Samuel. *Relation d'un voyage en Angleterre*, Paris: Billaire, 1664.

³ PINTARD, René. *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*. Paris: Boivin, 1943, 2 vol.

⁴ L'Académie française elle-même n'a pas suivi le roi lorsque la monarchie s'établit à Versailles (1682). Elle s'imposera au XVIII^e siècle comme un pôle autonome de culture, et comme l'un des espaces majeurs de rencontres du « monde », celui-ci se définissant désormais comme extérieur à la cour.

⁵ ROCHE, Daniel. *Le Siècle des Lumières en province: académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*. Paris: Den Haag, 1978, 2 vol.; BARBIER, Frédéric. Le Musée de Bordeaux et sa bibliothèque. In: *Revue française d'histoire du livre*, p. 415-437, 1987.

son importance au fil des siècles : la bibliothèque apportera certes un service, mais elle sera aussi en charge d'une fonction symbolique dont l'importance explique les choix faits à l'époque de la Révolution.

1^{er} temps: les cénacles savants, une tradition européenne autour du livre

À la base de la réunion académique – et de l'intérêt pour la bibliothèque –, on trouve la tradition européenne des cénacles, elle-même liée à l'invention de l'« homme de lettres ». Nous sommes en Italie au XIV^e siècle :

Tout commence en Italie avec Pétrarque. Si Pétrarque est la figure fondatrice de l'écrivain européen moderne, c'est que chez lui, en lui se fait le partage entre le clerc et le poète, [entre] le moine lettré et l'écrivain laïc. Partagé entre deux vocations, celle du moine et celle du mondain [i. e. le séculier, qui vit dans le monde], entre deux langues, le latin des clercs et le vulgaire des laïcs, [Pétrarque] invente une voie moyenne, celle du lettré laïc (l'« humaniste »), (...) qui fait de sa vie et de ses écrits une sorte de boussole pour la liberté anxieuse propre à la condition laïque (...). Ce poète collectionneur de manuscrits est aussi à l'origine de la philologie humaniste, qui s'attache à restituer et [à] reconstituer la lettre et le sens du legs littéraire de l'Antiquité (...). L'« homme de lettres » européen naît avec Pétrarque, dans toute sa liberté inquiète et [dans] toute sa singularité courageusement acceptée⁶.

Ce lettré à la fois chrétien et laïc, fondateur du modèle de l'« homme de lettres » européen, est aussi l'inventeur d'une pratique de la bibliothèque privée qui fonctionne sur un double plan. D'une part en effet, les livres sont l'outil principal de son travail, encore plus dans la logique de la philologie nouvelle (le retour au texte, *ad fontes*) : pour Pétrarque, sa bibliothèque assure l'assise même de sa quête. Lui-même était un chercheur de textes et un copiste passionné, et il avait constitué à Milan une célèbre collection de livres, notamment des manuscrits des classiques de l'Antiquité. Dans le même temps, la collection de livres fonctionne comme un instrument de sociabilité choisie, et bientôt comme un modèle à reproduire ou à imiter. Pétrarque donnait accès à ses livres, voire les prêtait à ses amis, et il critiquait ceux qui tenaient cachées leurs propres richesses bibliographiques. En 1362, il séjourne à Padoue, où il retrouve un autre grand collectionneur, en même temps son « disciple le plus célèbre et le plus fidèle », à savoir Boccace. Il lui propose de réunir leurs deux collections: après le refus de Boccace, Pétrarque décide, en 1362, de laisser ses livres à la République de Venise (*miraculosissima civitas*), comme premier noyau inaliénable d'une future bibliothèque « publique » (terme à entendre non pas comme « accessible à tous », mais comme n'étant pas « privée »)⁷. Venise a réussi à se tenir à l'écart des troubles qui parcourent alors la péninsule, et elle a surtout établi des liens très privilégiés avec l'Orient grec: or, l'Antiquité grecque fascine précisément alors le poète italien, comme elle fascinera aussi les premiers humanistes, voire certains souverains, jusqu'au XVI^e siècle.

Pétrarque apparaît ainsi comme le véritable inventeur des deux institutions qui nous intéressent aujourd'hui: d'une part, cette réunion de savants, d'artistes et de lettrés, qui prendra la forme d'une académie; d'autre part, la bibliothèque dite publique, c'est-à-dire en principe (surtout à partir du XVII^e et au

⁶ FUMAROLI, Marc. Introduction. *Trois institutions littéraires*. Paris: Gallimard, 1994. p. XXIII-XXIV.

⁷ En échange de ses livres, Pétrarque demande un logement pour s'établir définitivement à Venise. Le 4 septembre 1362, la Sérénissime accepte le legs, et met à la disposition du poète un immeuble *riva dei Schiavoni*. Mais Pétrarque, à la suite de diverses circonstances politiques, se retirera plus tard auprès de Francesco il Vecchio, prince de Carrare, de sorte qu'en définitive, la bibliothèque sera dispersée, et aboutira en grande partie dans les collections du roi de France.

XVIII^e siècle) accessible à tous ceux qui peuvent en avoir besoin. C'est en effet à son imitation qu'un certain nombre de lettrés et de collectionneurs s'efforceront de léguer leurs livres à une collectivité ou à une institution, comme le fait Bessarion à nouveau en faveur de la Sérénissime en 1472 : la bibliothèque du cardinal sera à la fois un conservatoire de la culture grecque après la chute de Constantinople, et un support indispensable pour les études humanistes⁸. Au même titre que les réunions, que les conversations, et que la correspondance, la bibliothèque et les livres sont ainsi des principaux éléments sur lesquels se construit le type de l'« homme de lettres » moderne, lui-même intégré dans une première « République européenne des lettres ».

Le modèle de ces cercles littéraires et savants se diffuse dans les capitales italiennes : Florence, avec Coluccio Salutati, Rome et Naples. Dans tous les cas, livres et bibliothèque occupent une place centrale dans cette forme de sociabilité nouvelle : au tout début du XVI^e siècle, l'Académie aldine se réunit même au domicile de l'imprimeur et libraire, célèbre pour sa collection de classiques en petit format.

Venu en 1490 à Venise, Alde y entre aussitôt en relations avec un élève de Constantin Lascaris, Giorgio Valla, professeur d'humanités pour la Sérénissime. Autour de l'imprimeur se réunit bientôt un groupe d'humanistes, dont Ange Politien, Pietro Bembo, Angelo Gabriel, et sa maison de Sant'Agostino devient un lieu de rencontres d'érudits et d'intellectuels d'autant plus actif que les événements de la fin du siècle font de Venise un havre de repli dans l'Italie du temps. En 1502, le groupe s'organise en une « *Académie aldine* » inspirée du modèle florentin et servant d'espace de sociabilité et de bureau de correspondance. Le colophon du Sophocle de 1502 emploie pour la première fois la formule de « *Venetis in Aldi Romani Academia* » (= À Venise, à l'Académie aldine), tandis qu'un feuillet imprimé en grec détaille les « *Statuts de la nouvelle Académie* ». Le projet, très flou, vise à promouvoir l'« *héritage grec* », mais, après quelques années à peine, la nouvelle structure entre en décadence. Après avoir à plusieurs reprises pensé à quitter Venise, Alde revient mélancoliquement dans une préface de 1514 sur l'échec de ses rêves hellénistes. Il meurt l'année suivante⁹.

2^e temps : Les bibliothèques au service de la cité

C'est à Venise que le modèle naît, mais c'est à Florence qu'il trouve la base de ses développements à travers toute l'Europe. Le chancelier Coluccio Salutati (1331-1406) a rédigé dans les dernières années du XIV^e siècle un traité *De Fato et fortuna* dans lequel il appelle à réactiver dans la cité des lys le modèle de la Rome antique, et à y fonder une bibliothèque publique. Lui-même est célèbre pour sa collection de livres, dont il souhaite permettre l'accès, mais les circonstances politiques l'en empêchent, et l'ensemble passera pour finir dans les mains de Giovanni de' Medici. Plusieurs autres figures majeures apparaissant dans son entourage. Palla Strozzi joue un rôle majeur dans la nomination de Manuel Chrisoloras († 1415) à la nouvelle chaire de grec créée à Florence en 1397 – il sera l'un des ses élèves, avec Guarin de Vérone. Il souhaite aussi créer une bibliothèque publique, projet qui ne semble pas avoir été mis à exécution. On sait qu'il sera l'un des opposants les plus résolus à Cosme de Médicis (Cosme l'Ancien), dont il obtient un temps l'exil, avant de devoir lui-même s'exiler à Padoue, où il décède en 1462. Voici encore Poggio Bracciolini († 1459), qui commence comme *scriptor* pontifical à Rome, et qui visite les plus grandes bibliothèques connues hors d'Italie : Saint-Gall, Constance, Fulda, mais aussi Cluny, Langres et un certain nombre

⁸ La République mettra plusieurs décennies à rendre la collection effectivement accessible.

⁹ BARBIER, Frédéric. *L'Europe de Gutenberg*. Le livre et l'invention de la modernité occidentale. Paris: Belin, coll. Histoire et société, 2006.

d'autres, à la recherche de textes anciens. Il sera chancelier de Florence à partir de 1453, et léguera ses livres aux Dominicains de S. Marco – nous allons retrouver cette célèbre bibliothèque.

Niccolo Niccoli (1363-1437) lui-même travaille pour Cosme de Médicis, lequel dirige la ville à partir de 1434. Il a réussi à se constituer une bibliothèque extraordinaire de manuscrits (notamment manuscrits grecs), qu'il met libéralement à disposition de ceux qui souhaitent y travailler – Poggio dira d'ailleurs que sa maison pouvait être considérée comme « publica quaedam bibliotheca ». Niccoli apparaît comme le fondateur des premières bibliothèques « publiques » de Florence, d'abord par son action en faveur de la bibliothèque de Boccace, mais aussi par son souci de préserver sa propre collection. Boccace a rédigé son testament au profit des Augustins du S. Spirito de Florence, auxquels il lègue ses livres: « *Debeant mitti in quodam armario dicti loci et ibidem debeant perpetuo remanere ad hoc ut quilibet de dicto conventu possit legere et studere super dictis libris* ».

Mais la bibliothèque ne trouvera un local adapté que lorsque Niccoli fera construire à ses frais l'*armarium* prévu. C'est aussi lui qui obtient que le couvent définisse ce fonds comme celui de la *libreria parva*, avec des ouvrages accessibles (« *libreria (...) publica ad ognuno* »), mais moins demandés que ceux de la *libreria major* enchaînée. Il s'inquiète aussi d'éviter la dispersion de ses propres volumes après sa mort, et prévoit, par son testament de 1430, de les léguer aux Camaldules de Ste-Marie-des-Anges, avec un don de 300 florins pour aménager un local approprié. L'objectif est de rendre les volumes mis à disposition non seulement des moines, mais aussi des savants, des étudiants et de toute personne intéressée (« *all servizui di tutti cittadii* »), et de servir ainsi au « bien public ». Plus tard, Niccoli reviendra sur ce choix, et confiera le dossier à un groupe d'amis, dont Cosme de Médicis, chargés de trouver la solution la plus efficace. Ses exécuteurs testamentaires acceptent, en 1441, l'idée de Cosme, de confier en définitive les volumes aux Dominicains de S. Marco. Ce sera la célèbre bibliothèque bientôt construite par Michelozzo, et sur laquelle nous reviendrons.

3^e temps: À Florence, les Médicis, ou l'illustration du pouvoir politique

Les Médicis sont installés dans le quartier de San Giovanni, où est élevé, de 1444 à 1462, le palais Medici-Ricardi, premier exemple du modèle nouveau de la résidence seigneuriale en ville – ce palais, construit par Michelozzo, sera la résidence principale de la famille jusqu'en 1540. La localisation est significative, dans la mesure où il marque le déplacement du cœur politique de la cité, jusque là axé sur la *Piazza della Signoria*.

L'architecture [du palais] devait établir le modèle typique du Palais de la Renaissance florentine : plan quadrangulaire avec au milieu une cour carrée; loggia sur l'un des angles, bancs de pierre entourant la base. Trois étages en hauteur, dont le premier est habité par la noble famille, les quatre côtés d'égale dimension comme un cube parfait...¹⁰

Le palais est le centre de la « cour » des Médicis, et il abrite leurs collections de livres et d'objets d'art: autour du maître se réunit en effet un groupe d'amis, de savants et d'artistes sous une forme préfigurant les académies. La caractéristique en est l'égalité des membres, qui sont reçus non pas sur des critères de naissance ou de fortune, mais pour l'étendue de leurs connaissances, pour leur amour des lettres, et pour leur attachement à la lecture et aux échanges lettrés. À proximité immédiate du *palazzo*, la

¹⁰ BARGELLINI, Piero. *Voir Florence et la comprendre* : Guide historique et artistique. Paris: Arnaud, 1968. p. 172.

basilique Saint-Laurent est l'ancienne cathédrale de Florence, restructurée à partir de 1423 par Brunelleschi, et qui doit servir aux Médicis de complexe funéraire. Jouxant l'église, on trouve deux cloîtres, dont l'un sera surmonté à partir de 1524 de la bibliothèque Médicis.



Giovanni di Bicci, 1360-1429
(http://www.shafe.co.uk/art/Giovanni_di_Bicci_de-_Medici.asp) (Obr de Agnolo Bronzino)



Cosme l'Ancien, Pater Patriae, 1389-1464
<http://fr.academic.ru/dic.nsf/frwiki/453759> (Obr de Jacopo Pontormo)



Pierre Le Goutteux, 1416-1469 (Pierre de' Medici)
<http://www.aparences.net/art-et-mecenat/florence-et-les-medicis/cosme-lancien/> (Obr de Mino da Fiesole)



Laurent le Magnifique, 1449-1492 ¹¹
<http://www.pinterest.com/pin/411516484672650537>
/ (Obra de Girolamo Macchietti)



Julien, 1453-1478 (assassiné)
http://en.wikipedia.org/wiki/Giuliano_de'_Medici#mediaviewer/File:Giuliano_de%27_Medici_by_Sandro_Botticelli.jpeg (Obra de Sandro Botticelli)



Jean (Léon X, † 1521)
http://fr.wikipedia.org/wiki/léon_x#mediaviewer/file:leo_x_rubens.jpg (Obra de Peter Paul Rubens)



Jules (Clément VII, † 1534)
http://catholicism.academic.ru/17503/Clement_VII
(Obra de Sebastiano del Piombo)

Généalogie abrégée des Médicis

Le couvent de Saint-Marc s'élève depuis le XIVe siècle à quelque 500m en retrait (sur l'actuelle *via Cavour*). L'église est là aussi accolée de deux cloîtres. Cosme finance la restructuration de Saint-Marc par l'architecte Michelozzo Michelozzi à partir de 1437 (la nouvelle bibliothèque date de 1441-1444). Michelozzo a été aidé par un jeune religieux, Fra Giovanni da Fiesole, Fra Angelico: le répertoire architectonique suit un modèle antiquisant, pour la première fois adapté à un bâtiment en partie profane. Au premier étage, la bibliothèque est perpendiculaire à la galerie orientale du cloître, et occupe une salle voûtée de 49 x 11,50m, divisée en trois nefs par deux rangées de onze colonnes ioniques. De part et d'autre de l'allée centrale, large

¹¹ Bisaïeul de Catherine de Médicis, épouse de Henri II, reine de France.

de 3m, les deux nefs latérales accueillent les pupitres de lecture (la « salle grecque » se situe dans le prolongement de la salle principale).

Cosme de Médicis s'était tourné, pour l'organisation de sa bibliothèque, vers une personnalité d'exception, Tommaso Parentucelli, docteur en théologie, lequel lui a fourni une note sur les livres indispensables (*Canon bibliographicum*). Les dispositions suivies à Saint-Marc se retrouvent à l'abbaye de Fiesole, de même que chez le duc d'Urbino et chez « Alexandro Isforza », à Milan. Comme la bibliothèque florentine est localisée dans un couvent dominicain, il est normal qu'une grande place soit réservée aux titres de théologie et de scolastique. La liste des auteurs antiques est en revanche assez limitée, parce que Côme possède la plupart des œuvres à titre privé : à l'origine 1053 volumes en latin, 182 volumes en grec, et seulement 6 imprimés. Nous sommes à Florence aussi dans la tradition pétrarquienne d'une sociabilité lettrée organisée autour de la conversation, des échanges épistolaires – et du livre.

Rien de surprenant si les Médicis, directement engagés au plus haut niveau dans le domaine politique, donnent au modèle de la sociabilité lettrée et de la bibliothèque commune une dimension politique qu'il n'avait pas jusque là. C'est aussi à Florence que se fait pour la première fois l'institutionnalisation de l'académie humaniste, mise au service de l'illustration de la nouvelle dynastie princière, devenue celle des grands-ducs de Toscane:

Ces « académies » spontanées, dont le lien social est l'amitié et qui vivent d'une vie intense et féconde autour d'un maître et modèle admiré, sont (...) éphémères. Il faut attendre le 11 février 1541 et la transformation par le grand duc Cosme I^{er} de Médicis d'une petite société de lettrés toscans, les *Umidì*, en Académie florentine, dotée d'un règlement officiel et investie de responsabilités dans l'organisation des fêtes, les spectacles et cérémonies de la cour, pour que la notion d'« académie » arrimée à la continuité et [à] la publicité de l'État, se charge pour la première fois du sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot ¹².

Ce modèle trouvera sa postérité la plus affirmée dans la France du siècle suivant.

4^e temps: L'Académie française

1) Le transfert d'Italie

Les voies du transfert entre l'Italie et la France restent à préciser, mais trois phénomènes jouent bien évidemment un rôle. Le premier se rattache à la politique des mariages conduite par les Valois-Angoulême: Henri II, fils cadet de François I^{er}, épouse en effet Catherine de Médicis, qui en tant que reine-mère jouera un rôle politique essentiel à la suite du décès de son mari ¹³. L'influence florentine renforce dès lors à la cour de France la dimension « culturelle » et lettrée du modèle politique:

La création par les fils de Catherine de Médicis, Charles IX et Henri III, d'une Académie de poésie et de musique, puis d'une Académie du palais, s'inscrit dans le même fil [qu'à Florence] d'une reconnaissance d'utilité publique par l'état laïc des poètes et lettrés laïcs ¹⁴.

¹² FUMAROLI, Marc. Introduction. *Trois institutions littéraires*. Paris : Gallimard, 1994. p. XXV. L'*Accademia degli Umidì* fut fondée par un groupe de jeunes marchands florentins le 1^{er} nov. 1540. Elle deviendra son nom en *Accademia Fiorentina o Società di Eloquenza* dès 1541.

¹³ Rappelons que la reine est arrière petite-fille de Laurent le Magnifique.

¹⁴ FUMAROLI, Marc. *Trois institutions littéraires*. Paris : Gallimard, 1994. p. XXVI.

Le transfert est renforcé quand se conclut la deuxième union entre la dynastie royale et les Médicis, avec le mariage entre Henri IV et Marie de Médicis en 1600 – celle-ci à son tour régente à la suite de la mort du roi (1610). C'est elle qui introduit Richelieu au Conseil du roi, dans l'idée de pouvoir le diriger, mais on sait que Richelieu sera au contraire, sous Louis XIII, le principal artisan de l'absolutisme royal.

La dernière voie du transfert entre l'Italie et la France est celle des cardinaux ministres, Richelieu d'abord, puis son successeur Mazarin, lui-même italien. Ce sont eux qui entreprennent d'institutionnaliser une pratique de sociabilité privée organisée autour des fonctions culturelles. Le groupe réuni autour de Valentin Conrart se retrouve régulièrement au domicile parisien des uns et des autres, Conrart, l'abbé Desmarets, Chapelain, etc. : il est à l'origine de la fondation, en 1635, de l'Académie française en tant qu'institution royale marquant un changement très profond de régime.

L'Académie, établie (...) par lettres patentes signées de Louis XIII, est une fondation royale, instituant un corps de l'État, dont le statut est radicalement distinct de celui d'une académie privée : les membres de celle-ci sont des individus isolés, liés à leur maître par une domesticité toute personnelle et qui peut à tout instant être révoquée. Les membres de l'Académie appartiennent à un « corps », et (...), une fois élus, ils participent (...) de la pérennité de la monarchie et (...) échappent à la volonté éphémère d'un ministre¹⁵.

Le lien politique sera encore renforcé lorsque Louis XIV acceptera de devenir le protecteur de l'Académie.

2) L'Académie et sa bibliothèque sous l'Ancien Régime

Dans l'immédiat, l'Académie se réunit en divers lieux, dont le palais du cardinal de Richelieu, puis après la mort de celui-ci (1642), l'hôtel Séguier, avant d'être accueillie dans trois pièces au rez-de-chaussée du Louvre (1672): la salle de conseil, le bureau pour travailler au *Dictionnaire* (et où on trouve un certain nombre d'usuels), et un autre bureau. Dans le même temps, les séances deviennent publiques, et on s'inquiète de fournir la nouvelle institution d'une bibliothèque: par l'ordonnance du 21 avril 1673, l'évêque d'Auxerre Nicolas Colbert, garde de la bibliothèque du roi, est chargé de choisir 600 volumes dans les collections de celle-ci et de les envoyer à l'Académie, où ils sont rangés dans des armoires de chêne installées dans la salle des séances. Le catalogue de ce fonds initial a été publié dès 1674, sous le titre de *Catalogue des livres donnez par le Roy à l'Académie françoise* (Paris, Pierre Le Petit, Imprimeur du Roi et de l'Académie). Le projet était celui de constituer une bibliothèque idéale, qui puisse avant tout servir de support pour le travail du *Dictionnaire*. À terme, les deux sources majeures d'enrichissement consisteront dans le don des doubles de la Bibliothèque royale, et dans le rachat des bibliothèques des académiciens décédés sans héritiers. Pourtant, le souhait de Colbert de voir la bibliothèque se développer ne se concrétise pas. Le premier bibliothécaire de l'Académie est Charles Perrault, mais

à [sa] mort, l'Académie n'a point fait revivre cet emploi, dont effectivement elle n'a pas grand besoin si le nombre de ses livres ne s'augmente pas¹⁶.

En définitive, la collection reste médiocre, même si elle est effectivement mentionnée par le *Guide des amateurs* de Thiéry, en 1787. L'Académie française illustre ainsi le statut paradoxalement secondaire qui

¹⁵ FUMAROLI, Marc. *Trois institutions littéraires*, Paris : Gallimard, 1994. p. XXIX.

¹⁶ D'OLIVET, Abbé. *Histoire de l'Académie française*. Paris: Chez Jean-Baptiste Coignard Fils, 1730. t. II, p. 20.

reste longtemps celui de la bibliothèque au sein d'un monde très privilégié. Le fait que l'Académie soit établie à Paris, ville dans laquelle l'infosphère (pour reprendre le concept de Henri Desbois) est particulièrement développée, et qu'elle constitue une réunion dont les membres disposent parfois eux-mêmes de bibliothèques personnelles importantes, rend d'autant moins pertinente l'existence d'une bibliothèque commune surtout orientée vers les belles lettres.

5^e temps: La concurrence: Académies et institutions savantes des Lumières

Le XVIII^e siècle est le temps de la concurrence, renforcée par deux phénomènes majeurs : d'une part, il s'agit de la création de sociétés et d'institutions savantes davantage orientée vers les domaines proprement scientifiques ; d'autre part, d'une tendance à ouvrir plus largement le recrutement, comme le montre le mouvement des « musées ».

1- L'Académie des sciences, entre la monarchie et l'initiative privée

L'Académie des sciences, créée dès 1666, ne reçoit pourtant son règlement et ses statuts qu'en 1699. Elle tient ses séances à la Bibliothèque du roi, avant de voir mises à sa disposition quatre pièces au Louvre : elle a des livres, mais constitue aussi un cabinet d'appareils et de machines.

La dernière [pièce] était l'ancienne chambre à coucher d'Henri IV. Dans l'alcôve, on avait rangé sur des tablettes la collection léguée à l'Académie par le comte d'Onsen-Bray ; le reste de la salle était occupé par la bibliothèque, composée surtout d'ouvrages émanant des membres de la société. Le trésorier de l'Académie remplit d'abord les fonctions de bibliothécaire ; à la fin du XVIII^e siècle, nous les voyons confiées à l'académicien Jean-François Clément Morand ¹⁷.

L'Académie réussit à s'imposer peu à peu comme une institution clé de la vie scientifique du royaume, autant par son rôle en faveur de la recherche, que par son action pour la diffusion des textes scientifiques et pour leur validation éventuelle. Composée de 70 membres ¹⁸ et de 85 correspondants, elle s'insère dans un réseau institutionnel dont le premier responsable et le principal acteur demeure l'abbé Jean-Paul Bignon (1662-1743), lui-même membre de l'Académie française depuis 1693:

La direction des Académies l'occupe beaucoup : il distribue les faveurs et les grâces aux savants et aux gens de lettres, donne une impulsion nouvelle à l'Académie des sciences, dont il est pendant quarante ans le président ou le vice-président. Il en assure le recrutement, en dirige les travaux. Son rôle aux Inscriptions est analogue ; il en a la présidence (...). En 1699 et 1701, il obtient pour ces deux académies un règlement royal qui en fait des institutions d'Etat. En 1702, il devient directeur du Journal des sçavans, qu'il réorganise et dont il fait un organe officiel et réputé. (...) Directeur de la librairie et chef de la censure de 1700 à 1714, [il est surtout] à partir de 1718 (...) bibliothécaire du roi. Il accroît les collections de manière considérable, les répartit en quatre départements et en rend la consultation publique. (Dictionnaire de biographie française).

L'Académie des sciences est liée à l'Académie française et à la « petite académie », celle des Inscriptions, mais aussi à l'Observatoire, à l'Imprimerie royale et à la Bibliothèque du roi – c'est d'ailleurs

¹⁷ FRANKLIN, Alfred. *Les Anciennes bibliothèques de Paris*. Paris: Imprimerie Impériale, 1867-1873. 3 vol., ici III, p. 382.

¹⁸ 70 = 20 pensionnaires, 20 associés, 10 honoraires, 20 adjoints.

l'Imprimerie royale qui assure l'édition de ses travaux. Daniel Roche a montré comment elle a constitué un véritable modèle pour la fondation de nombre d'académies provinciales travaillant pour le même objectif.

Pourtant, l'étude de la bibliothèque de l'Académie témoigne de ce que, parallèlement à l'action de la monarchie, l'initiative privée y conserve une grande place. Le cursus du comte d'Onsenbray, Louis Léon Pajot (1678-1754), illustre plusieurs thématiques qui éclairent cette problématique : la difficulté d'un individu isolé à pouvoir se livrer à un travail proprement intellectuel (de même qu'il est toujours difficile, pour celui qui n'a pas de fortune, de se consacrer à l'écriture), le modèle de l'*otium* dans un domaine à l'écart de la ville, le glissement du « cabinet scientifique » privé à l'institution officielle, et la montée en puissance du souci du bien public, lequel contribue à la gloire du souverain, mais aussi à la distinction du « savant ». Onsenbray se forme à la philosophie de Descartes avant de venir en Hollande. Ce voyage est pour lui une découverte, notamment lorsqu'il peut visiter le

cabinet de M. Ruysch. (...) Il conçut dès-lors le dessein de former une pareille collection, non pas précisément de pièces anatomiques, mais de morceaux d'histoire naturelle, & particulièrement d'ouvrages de mécanique, science à laquelle il étoit naturellement plus porté (...), & qui devenoit encore plus intéressante pour lui par les ingénieuses applications qu'il en voyoit faire à chaque instant en Hollande, tant pour la pratique des arts & de la navigation, que pour défendre le pays des inondations continuelles qui le menacent. Le jeune voyageur revint de Hollande en 1698, plus philosophe & plus mathématicien que jamais : quelque légitime que fût cette passion, elle trouva cependant des obstacles à vaincre. (...) M. son père étoit un des Directeurs Généraux des Postes, il destinoit M. d'Onsenbray à être son successeur dans cette place...¹⁹

Après la mort de son père, il peut davantage se consacrer à sa passion dans son domaine de Bercy. Il s'y trouve

assez près de la capitale pour (...) y passer tous les moments que ses fonctions lui laissent libres, [mais] assez éloignée pour écarter tous ceux qui n'auroient pu que le distraire dans ses occupations. Il destina la plus grande partie de cette maison aux cabinets qu'il avoit dessein de former, & aux laboratoires qui y étoient nécessaires. Il s'y ménagea un jardin de plantes & une magnifique orangerie (...). C'étoit-là que M. d'Onsenbray venoit passer tous les momens qu'il pouvoit dérober à ses devoirs. Il y entretenoit toujours un Secrétaire, un Chymiste, un Dessinateur, & tous les ouvriers dont il pouvoit avoir besoin pour l'exécution des machines qui venoient à sa connoissance, ou qu'il inventoit lui-même (...). Il avoit déjà rendu [son cabinet] si riche & si complet dès 1717, que peu de seigneurs étrangers venoient en France sans le visiter. Nous pouvons mettre dans cette liste le Czar Pierre Ier (...), l'Empereur à présent régnant & le prince Charles de Lorraine (...), le feu électeur de Bavière, le roi de Pologne, (...) les princes de Sax-Cobourg & de Saxe-Gotha (...), les deux ambassadeurs du Grand Seigneur (...). Il n'avoit rien épargné pour remplir ce Cabinet de pièces curieuses & intéressantes, mines, singularités d'Histoire Naturelle, préparations anatomiques (...). Mais ce qui rendoit le Cabinet de M. d'Onsenbray plutôt unique que le premier en son genre, c'étoit l'immense collection de Pièces de Mécanique qu'il y avoit formée (...). Il étoit toujours & en tout temps disposé à concourir au bien public & à la gloire de l'Académie...²⁰.

Onsenbray est entré à l'Académie des sciences en 1716, et c'est à elle qu'il lèguera ses cabinets à la suite de son décès – l'essentiel passera plus tard au Conservatoire des Arts et Métiers. Il reste pourtant significatif que sa bibliothèque n'ait en revanche pas fait partie du legs, mais qu'elle ait été dispersée en

¹⁹ Éloge de M. d'Onsenbray. In: *Histoire et Mémoires de l'Académie des sciences*, 1754, p. 143 et suiv. < http://www.academie-sciences.fr/activite/archive/dossiers/eloges/onsenbray_p143_vol3552.pdf >

²⁰ Et plus loin : « Le Roi dans sa jeunesse lui avoit souvent fait l'honneur de venir à Bercy (...). Il avoit aussi reçu beaucoup de visites de feu M. le duc d'Orléans, régent... »

vente publique en 1756²¹: le catalogue principal compte de 5300 numéros, classés systématiquement et sous-classé par formats.

2- Le Jardin du Roi

Le Jardin du roi illustre un autre dispositif, qui est celui de l'institution scientifique d'État. Le projet date de 1626, mais le « jardin » est effectivement créé sur l'emplacement du « Clos Coyneau » par Louis XIII en 1635-1640, à la suggestion de l'un de ses médecins, Guy de la Brosse : il s'agit de cultiver et de préparer les plantes médicinales destinées à la formation des pharmaciens et des médecins, et de proposer un enseignement sur ces domaines ignorés de la Faculté de médecine. L'enseignement sera donné en français, il portera sur la botanique, sur la chimie et sur l'anatomie, et il sera accessible à tous les auditeurs intéressés (ce qui bien évidemment déclenche l'opposition de la Faculté).

Le succès est rapide : des cours nouveaux sont peu à peu créés, on construit en 1714 la première serre chaude de France (pour y abriter un pied de caféier transporté de Leyde, « et [qui sera la] souche de tous les caféiers des Antilles »), tandis que le Cabinet d'histoire naturelle est fondé en 1729 et que le Jardin devient Jardin du Roi. Buffon (1707-1788), membre de l'Académie des sciences, en sera nommé intendant de 1739 à sa mort. Sous sa gestion, le Jardin est notablement agrandi, les cours se développent, d'importantes expéditions scientifiques sont organisées, et surtout la présence de l'auteur de ce best seller qu'est *l'Histoire naturelle* (publié à partir de 1749) donne à l'institution une renommée européenne : l'intendant lui-même entre à l'Académie française en 1754 (il en deviendra secrétaire perpétuel en 1772). Mais, là aussi, la bibliothèque reste en définitive d'importance limitée, son statut ne changeant qu'à la faveur des événements de la Révolution.

Épilogue: la conjoncture de la Révolution

La Révolution va en effet donner une dynamique nouvelle aux bibliothèques attachées aux institutions littéraires et scientifiques d'État établies à Paris – même si elle a, paradoxalement, commencé par supprimer les académies (1793). Deux exemples remarquables illustreront le fait. L'Institut national des sciences et des arts, fondé au Louvre dès le 25 octobre 1795 en remplacement des académies, est organisé en trois « classes », chiffre porté à quatre en 1803. La loi établit que chaque classe aurait « *dans son local une collection des productions de la nature et des arts, ainsi qu'une bibliothèque relative aux sciences et aux arts dont elle s'occupe* ». ²²

L'actuelle Bibliothèque de l'Institut est donc en définitive créée sous le Directoire

pour servir d'instrument de travail à l'Institut national des sciences et des arts, qui remplaçait les anciennes Académies royales. Elle reçut, comme donation initiale, la Bibliothèque de la Ville de Paris, augmentée de prélèvements dans les dépôts littéraires (...). Immédiatement, l'Institut lui confia les œuvres qu'il recevait.

Ses collections sont en effet considérablement enrichies par le rattachement, en mars 1797, de l'ancienne bibliothèque de la ville de Paris (dite bibliothèque de la Commune, soit quelque 24 000 imprimés

²¹ *Catalogue des livres et estampes de la bibliothèque de feu Monsieur Pajot, comte D'Onsenbray, honoraire de l'Académie Royale des Sciences*. Paris: Martin, Damonneville, 1756.

²² Enseignement supérieur. *Lois et règlements*. Paris: Typographie de Delalain Frères, 1880. Tome Premier 1789-1847.

et 2000 manuscrits), ainsi que par les prélèvements opérés dans les dépôts littéraires parisiens. Lorsque, le 20 mars 1805, on décide de transférer l'Institut au Palais des Beaux Arts, *alias* ancien Collège des Quatre Nations (ce qui sera effectif en 1807)²³, chaque classe possède déjà une bibliothèque, mais l'ensemble est géré de manière unitaire par un bibliothécaire, assisté de deux sous-bibliothécaires. Quant au bâtiment de l'ancien Collège, il a été profondément réaménagé par Le Vaudoyer en 1806 : il faut une salle pour les séances publiques, plusieurs salles pour les séances ordinaires des différentes classes, des bureaux, ainsi que des locaux pour les archives et pour la bibliothèque. Cette dernière est en principe une bibliothèque fermée, mais le règlement de 1796 prévoit d'y accueillir aussi le public : si elle est ouverte pour les membres et les associés tous les jours (sauf les décadi) de 9h à 14h, et les soirs des jours de séance, de 16h à 22h, chaque membre pourra y introduire un lecteur extérieur. De plus, elle est accessible au public chaque quintidi de 9h à 14h. Elle est installée

dans une galerie du premier étage, orientée au sud est et éclairée par deux rangées de fenêtres superposées (...). Cette galerie remplaçait deux étages de logements, dont on avait abattu le plancher de division, et se composait d'une salle longue de 36m. et de deux petites salles de 40m² chacune, qui devinrent les « cabinets des membres », réservés aux membres de l'Institut.

La structure générale de la galerie rappelait volontairement celle de la Bibliothèque Mazarine, avec un balcon courant sur trois côtés et correspondant de plain pied avec celui de la bibliothèque voisine (...). Les boiseries de la galerie, rythmées par quarante-deux pilastres d'ordre corinthien, provenaient de l'abbaye de Saint-Denis, où elles avaient été sculptées au XVIII^e siècle pour le réfectoire. L'abbé Leblond avait reçu l'autorisation de les retirer de l'abbaye (...), et [il] avait pu collecter aussi dans « d'autres dépôts » toutes les boiseries et serrures qui lui étaient nécessaires.

L'abbé Leblond avait fait équiper les murs de « tablettes » fraîchement peintes, et envisageait de disposer au centre de la galerie deux cabinets, où seraient rangés les manuscrits [et] les incunables. A leur place, la bibliothèque de l'Institut installa ses longues et étroites tables de travail de chêne supportées par des piétements en forme de griffons, faits de carton-pâte imitant le bronze, [et] que l'Institut avait fait réaliser en 1795 pour la salle des Caryatides lorsqu'il logeait au Louvre²⁴.

Et, déjà, se pose l'éternel problème auquel les bibliothécaires sont toujours confrontés:

En 1815, un rapport du bibliothécaire souligne l'exiguïté du local qui, provisoire au départ et déjà insuffisant lors de la translation (...), l'est devenu bien davantage depuis huit ans par l'augmentation considérable des livres. [Les collections sont] empilées confusément dans des greniers autour de la chapelle...²⁵

La trajectoire de la bibliothèque du Jardin du Roi est encore plus intéressante, parce qu'elle témoigne de l'attention que les membres de l'institution eux-mêmes portent précisément à la question des livres. Les collections, d'abord limitées aux seuls livres du Cabinet d'histoire naturelle, sont en effet considérablement accrues et réorganisées quand, sous l'inspiration probable de Jussieu, les professeurs développent un plan précis pour mettre en place une bibliothèque (1790):

Tous les livres du Museum²⁶ porteront sur le dos l'inscription du nom de l'établissement. Ceux qui seront donnés au Museum porteront sur le verso du carton

²³ Lequel prendra en 1815 le titre de Palais de l'Institut.

²⁴ Sur l'abbé Leblond et la conjoncture de la Révolution: CONIHOUT, I. de ; LATOUR, Patrick (ed.). *Antiquité, Lumières et Révolution. L'abbé Leblond (1738-1809), « second fondateur de la Bibliothèque Mazarine »*. Paris: Bibliothèque Mazarine, 2009.

²⁵ PASTOREAU, Mireille. *En français dans le texte : dix siècles de lumières par le livre*. Paris: Bibliothèque Nationale de France, 1990.

²⁶ Sur la proposition de Lakanal, le Jardin prend définitivement le titre de Muséum d'histoire naturelle par décret de la Convention le 10 juin 1793 (dit « décret Lakanal »).

*de la reliure le nom des donateurs (...). Il sera dressé par l'un des professeurs choisis par l'assemblée du Muséum un catalogue des livres de la bibliothèque, et personne ne pourra en emporter aucun sous quelque prétexte que ce soit*²⁷.

Le décret final suivra l'essentiel des recommandations ainsi proposées, en prévoyant que la bibliothèque réunira les ouvrages consacrés

*à l'anatomie, à la minéralogie, à la chimie, à la botanique, à la zoologie, aux voyages qui ont des rapports à l'histoire naturelle (...). Le premier étage du bâtiment occupé jusqu'ici par l'intendant du Jardin des plantes et de son cabinet d'histoire naturelle, sera réservé en entier pour recevoir une bibliothèque en complément du muséum (...). Deux professeurs du muséum, réunis à deux commissaires du Comité d'instruction publique, seront autorisés à choisir dans les bibliothèques des maisons ecclésiastiques supprimées et autres bibliothèques nationales, les livres d'anatomie, de minéralogie, de chimie, de botanique, de zoologie et des voyages*²⁸ *qui ont des rapports à l'histoire naturelle en général...*²⁹

La Bibliothèque du Muséum rassemblera ainsi, outre les collections déjà existant au Jardin du Roi, les vélins de la Bibliothèque du Roi, et tous les doubles concernant l'histoire naturelle et conservés à la Bibliothèque du Roi ou dans les dépôts littéraires – lesquels sont visités à cet effet par Daubenton et Jussieu, assistés de deux membres du Comité d'instruction publique³⁰. Les entrées se poursuivront au fil des envois faits depuis l'étranger au cours des campagnes napoléoniennes. Jussieu obtient d'intégrer une partie des fonds de Saint-Victor, des Minimes, des Blancs-Manteaux, des Jacobins Saint-Dominique, des Grands Augustins, etc. Le premier bibliothécaire, Georges Toscan (1756-1826)³¹, nommé par l'assemblée des professeurs le 2 janvier 1794, évalue le fonds à quelque 15 000 titres et procède à la première installation de la bibliothèque, ouverte au public en 1797 (tous les jours, sauf les décadi, de 11h à 14h). Un catalogue sera dressé en 1823³², tandis que les enrichissements se poursuivent au XIX^e siècle (avec par ex. l'achat de la bibliothèque de Georges Cuvier en 1833, soit quelque 8000 volumes, et l'entrée des livres de la famille Jussieu en 1858).

La trajectoire française dans le domaine des bibliothèques apparaît ainsi à bien des égards comme spécifique. Avec les grands ministres, Richelieu, Mazarin, Colbert et leurs successeurs, la sociabilité lettrée et savante, telle qu'elle est importée d'Italie, est mise au service de l'illustration du pouvoir monarchique. En définitive, les académies semblent logiquement être des institutions d'Ancien Régime, et comme telles, elles seront d'abord supprimées par la Révolution. Leur rétablissement, et les nouvelles fondations (au premier chef le Conservatoire national des Arts et Métiers) s'accompagnent d'un essor considérable de collections de livres jusque là restées en règle générale relativement limitées. Pourtant, la trajectoire parisienne ne doit pas masquer le déclin des bibliothèques académiques de province : la suppression des académies a

²⁷ *Bibliothèque : adresses et projet de règlements présenté à l'Assemblée nationale par les officiers du Jardin des plantes et du Cabinet d'histoire naturelle...*, Paris: Chez Buisson, 1790.

²⁸ On sait que les livres de voyage et les atlas constituent l'une des principales sources de l'information scientifique : mentionnons la présence au Muséum d'un exemplaire des *Singularitez de la France antarctique* d'André Thévet (1558).

²⁹ *Recueil de Lois et Règlements*. Paris : Chez Brunot-Labbe, 1814. p. 124.

³⁰ Parmi les ouvrages acquis à cette occasion figure une partie de la bibliothèque de Malesherbes, retiré de la vie publique depuis 1776 et qui se consacre alors notamment à l'étude des sciences naturelles, dans son domaine de Malesherbes. On sait qu'une partie des volumes confisqués a dû être restituée après le retour des émigrés.

³¹ Qui avait notamment été envoyé en mission scientifique à Constantinople. Un sous-bibliothécaire est aussi nommé, en la personne de Mordant de Launay († 1814).

³² La collection compte aujourd'hui 105 000 volumes, dont 29 incunables et 950 éditions du XVI^e siècle.

entraîné la confiscation de leurs fonds (1793), et par suite leur destruction partielle ou, dans le meilleur des cas, leur versement dans des fonds des nouvelles bibliothèques des districts et des villes. Même lorsque de nouvelles sociétés seront mises en place, comme à Montpellier, leurs bibliothèques ne se reconstitueront que très lentement, et n'atteindront généralement plus la richesse de celles d'Ancien Régime.

Frédéric Barbier: Historiador, diretor de pesquisas do CNRS, atua no Institut d'histoire moderne et contemporaine da École Normale Supérieure, diretor de estudos da École Pratique des Hautes Études. Autor de números livros e artigos de pesquisas em História do Livro e redator chefe da *Revue Française d'histoire du livre et da Revue Histoire et civilisation du livre, revue internationale* (Genève, Droz).